

En marge du Festival 21

Nietzsche et la musique

Nietzsche n'a cessé de faire cet aveu : "J'aurais voulu être musicien". À Peter Gast, il écrit le 22 juin 1887 : "il est hors de doute que dans le tréfonds de mon être, j'aurais voulu pouvoir composer la musique que vous composez, vous, – et ma propre musique (bouquins compris) n'a été faite que faute de mieux ». « Musicien », dans le cas de Nietzsche, peut vouloir dire trois « états » : mélomane tout d'abord (et l'on sait suffisamment combien ses rapports avec la musique de Wagner et Wagner lui-même, furent complexes) ; mais aussi instrumentiste et improvisateur au piano ; compositeur enfin, du moins jusqu'en 1874 (comme les partitions retrouvées le confirment)¹ . Il a dit l'importance de la musique dans la structure de sa personnalité, la vie du philosophe est liée à la musique. Sa pensée ne peut se comprendre sans connaître sa manière d'entendre et de concevoir l'art qu'il met au-dessus de tous les autres.

Je ne retracerai pas ici en détail la relation de Nietzsche et de Wagner, l'amitié, puis la rupture : toute l'histoire est déjà connue et à « portée de clic ». Je voudrais plutôt tenter d'expliquer ce que la musique - et donc la musique de Wagner, car aucun autre musicien et surtout aucun autre philosophe n'a occupé à ce point la pensée de Nietzsche - représente pour le philosophe dans l'élaboration de sa philosophie. Rappelons quand même quelques éléments importants de sa relation avec le compositeur. La première rencontre avec Wagner date de novembre 1868, la première audition de *Tristan* de 1872. Nietzsche a une révélation et cela se retrouve dans *La Naissance de la tragédie*, ouvrage profondément inspiré de la pensée de Wagner sur le rapport entre civilisation et musique. Nietzsche entreprend d'articuler de manière inédite la tragédie grecque, la philosophie de Schopenhauer et l'opéra wagnérien, il annonce une renaissance de l'art sous la forme du drame wagnérien. Mais le rôle que Nietzsche donne à la musique n'est pas celui que lui donne Wagner, le jeune homme, qui a trente ans de moins que le compositeur, pense déjà la musique à sa manière. En 1872, Nietzsche est professeur de langue et littérature grecque à Bâle et Wagner suit ses cours. La pensée concernant la tragédie est proche de celle de Wagner : c'est ce dernier qui a influencé le jeune philosophe, et non l'inverse et cela restera ainsi. « Quelqu'un a-t-il compris le moins du monde ce que je suis – m'a-t-il compris ? Un être l'a fait, et un seul : Richard Wagner, raison de plus pour douter qu'il fut vraiment Allemand... Qui, parmi mes "amis" allemands (dans ma vie, le mot "ami" s'écrit toujours avec des guillemets) aurait pu approcher de la *profondeur* du regard avec lequel il y a *seize ans* Wagner se fit *mon prophète*... ? » (Première variante du § 2 de « Pourquoi j'écris de si bons livres" *Ecce homo*.) Nietzsche a reconnu ce qu'il doit à Wagner, et même quand il se détournera de lui, il lui rendra hommage. Il écrit dans *Ecce homo* que sa jeunesse n'aurait pas été supportable sans la musique de Wagner. Et il a partagé avec lui, au début de sa carrière de philosophe, les mêmes présupposés et les mêmes sources d'inspiration.

Nietzsche est influencé par Schopenhauer, comme Wagner, qui lit quatre fois *Le Monde comme volonté et comme représentation* en un an et présente *Tristan et Isolde*, comme le fruit de cette lecture : « Ce fut sans doute en partie l'état de gravité où m'avait plongé Schopenhauer et qui maintenant réclamait d'être exprimé de façon extatique dans ses traits fondamentaux, qui m'inspira la conception d'un *Tristan et Isolde* » La métaphysique de Schopenhauer a incité Nietzsche à penser que la musique, art majeur, mettait en relation avec « l'essence intime du monde ». ²

¹ *Nietzsche musicien, la musique et son ombre*. Florence Fabre, PURennes, 2006.

² « Friedrich Nietzsche et la musique » Dorian Astor, La Clé des Langues <http://cle.ens-lyon.fr/allemand/arts/musique/friedrich-nietzsche-et-la-musique>

Que dit Schopenhauer de la musique? Au chapitre 52 du *Monde comme volonté et comme représentation* et dans le supplément au Livre 3, intitulé « De la métaphysique de la musique » Schopenhauer marque sa fascination pour la langue universelle faite pour transcrire l'être même des choses. La musique est unique parmi les arts à être donnée dans le temps seul et indépendamment de l'entendement – c'est-à-dire de la représentativité. La musique met directement en contact avec l'essence du monde. Elle reproduit la Volonté elle-même, si les autres arts donnent l'ombre des choses, elle donne l'être. La musique est le plus haut de tous les arts car elle reproduit la Volonté de manière immédiate tandis que tous les autres arts le font par la médiation d'une représentation ; la musique, au contraire, ne signifie rien, elle est le seul art non imitatif. Elle n'exprime pas telle ou telle forme que prend la Volonté dans le monde mais la Volonté elle-même, dans son essence première : « comme nous l'avons dit, la musique se distingue de tous les autres arts parce qu'elle n'est pas reproduction (*Abbild*) du phénomène ou, pour mieux dire, de l'objectivité adéquate de la volonté, mais est la reproduction immédiate de la volonté elle-même et qu'elle représente (*darstellt*) le métaphysique dans le monde physique, la chose en soi de chaque phénomène ».

Schopenhauer peut se rallier à la thèse traditionnelle (à laquelle le mouvement romantique adhère) faisant de la musique l'expression privilégiée des sentiments. Elle peut être la langue des émotions, de la passion, du désir humain, en particulier grâce à la mélodie, ce qui est une idée partagée en son temps, et chère aux Romantiques : en témoignait à ce moment-là la vogue continue de l'opéra. La musique dévoile l'intime de l'être humain. Elle n'exprime pas tel ou tel sentiment mais donne l'essence même du sentiment - non pas telle joie, mais LA joie. Elle dévoile l'âme sans le corps. La musique « exprime ce qu'il y a de métaphysique dans le monde physique, la chose en soi de chaque phénomène. En conséquence, le monde pourrait être appelé une incarnation de la musique tout aussi bien qu'une incarnation de la volonté ».(*Le Monde comme volonté et comme représentation*, Livre 3 §52).

On voit combien cette conception de la musique, philosophique et aussi « poétique » a pu toucher Wagner - et Nietzsche. De plus, Schopenhauer affirme (après Leibniz) que la musique est « un exercice de métaphysique inconscient dans lequel l'esprit ne sait pas qu'il fait de la philosophie » (*Le Monde comme...*), les mots n'expriment qu'indirectement la volonté, la musique l'exprime directement, et dans un opéra la musique est l'expression du sens caché, de la nécessité de l'action, au-delà des mots. Pourtant la musique utilise des moyens physiques, elle est vibrations, consonances, dissonances, elle est la matière physique capable de transcrire la métaphysique du monde. Dans *Le Drame musical grec*, Nietzsche cite Schopenhauer pour le reprendre à son compte : « La musique touche immédiatement le cœur, car elle est la véritable langue universelle, partout comprise ». Nietzsche reprend cette idée en écrivant dans *Par-delà le bien et le mal* (§ 106) que, « grâce à la musique, les passions jouissent d'elles-mêmes ». Ou encore : « La musique [est] le reflet de toutes les activités et conduites humaines » (*Le Voyageur...* § 156).

Mais là où Nietzsche ne sera plus schopenhauerien, qu'il abandonnera la pensée de son illustre maître, c'est quand celui-ci affirme que la musique peut dire la négation de la vie. C'est là-dessus que Nietzsche critiquera Schopenhauer et Wagner.

Quand Nietzsche abandonne la métaphysique de Schopenhauer, il garde l'idée que la musique exprime mieux que tout art la volonté de puissance, mieux que le langage à coup sûr. Une fois même abandonnée sa « métaphysique artiste », Nietzsche continue à accorder à la musique la plus grande importance : il n'est pas un de ses ouvrages où la musique ne soit plus ou moins présente. Nietzsche appuie sa philosophie sur la béatitude : le centre en est la musique. Elle répond à toutes les questions, est le fondement même de la pensée. Nietzsche, qui s'est essayé sans succès à la composition musicale (Hans von Bülow, grand chef wagnérien, lui conseillera avec hauteur de se

consacrer de préférence à la seule philosophie - ce qui n'était pas un mauvais conseil !) et est resté jusqu'au bout bon pianiste, est un philosophe musicien, ou un musicien philosophe, il est amené à la réflexion philosophique par la jubilation musicale. Le titre complet de son ouvrage sur la tragédie est : *La naissance de la tragédie enfantée par l'esprit de la musique*. C'est sous les auspices de la musique que la réflexion de Nietzsche a commencé, partant de la tragédie. La musique est le vrai langage de la réalité, elle s'identifie avec la réalité en soi, elle est une expression métaphysique et directe, plus vraie que les mots du langage, du monde comme volonté.

Nietzsche reproche à l'art de son temps, du Romantisme finissant, après l'expérience wagnérienne, d'être un art fait pour « l'effet ». Après avoir découvert *Carmen* et écrit *Zarathustra*, il commence à utiliser le mot de « décadence ». C'est la fausse culture, l'absence de style, la faiblesse, le mélange des genres - qu'incarne Wagner, qu'il qualifie de « séducteur de grande classe » dans *Le Cas Wagner* (1888). C'est la musique qui montre le mieux les forces malsaines à l'œuvre dans la civilisation de son temps. Nietzsche choisit donc la cadence, le rythme, la légèreté, le « fini » de l'opéra à numéros, la liberté « méditerranéenne ». Nietzsche se méfie de la musique qui n'est pas que musique - ce qu'affirmait Wagner. Nietzsche est un « philosophe du soupçon » et Wagner est pour lui « dangereux ». Il a souligné les dangers de la « germanité », dont Wagner est le symptôme : ce que déteste Nietzsche, c'est le pangermanisme, le romantisme, le théâtralisme anti-sémite - et sa sœur le trahira en passant à l'ennemi. La musique de Wagner fut d'abord décrite comme une musique dionysiaque, mais ensuite il refusera cette musique comme fausement métaphysique, Wagner pratique l'enflure, c'est un histrion : « Son art est le règne du superlatif, de la poudre jetée aux yeux, de la grandiloquence et du verre grossissant » (*Le Cas Wagner*). Sa dimension chrétienne lui est odieuse, la place donnée à la femme ne lui convient pas et son aspect germanique non plus.

Quelle musique voulait-il ? Quelle musique écoutait-il ? « On est attiré par ce qu'on devrait repousser » (*Le Cas Wagner*, § 5.) Il évalue la musique selon qu'elle porte à la jubilation et à la vie ou à la faiblesse et à la mort. Ce qu'il veut, c'est Mozart, Haendel, Beethoven : la « belle humeur », la force, la puissance. La musique doit tonifier l'âme, produire des sentiments de force et l'activité vitale dans l'esprit et dans le corps, rendre actif, - ce qui est spinoziste - et créateur. Jusqu'à la fin de sa vie Nietzsche reste attaché à l'aspect dionysiaque de la vie, à la « belle humeur ».

« Pour écouter Wagner, j'ai besoin de pastilles Géraudel³... Cela m'amène à poser la question suivante : qu'attends donc de la musique mon corps tout entier ? Car l'âme, cela n'existe pas... Je pense que c'est de s'alléger. C'est comme si toutes les fonctions animales avaient besoin d'être stimulées par des rythmes légers, pleins d'allant, assurés ; comme si l'or des mélodies tendres, onctueuses, libérait de sa pesanteur la vie d'airain et de plomb. Ma mélancolie entend trouver le repos dans les réduits et les abîmes de la perfection : c'est pour cela que j'ai besoin de la musique. Mais Wagner rend malade – que m'importe à moi le théâtre ? Que m'importent les transes de ses extases “morales” ? » (*Ecce Homo*, II, § 7.).

Il aime ce qui rend heureux, Rossini par exemple, et, de façon plus inattendue... Chopin : « ce moment de bonheur, Chopin l'a si bien fait chanter, dans la *Barcarolle*, qu'à l'écouter l'envie pourrait prendre même les dieux de passer de longues soirées d'été allongés dans une barque » (*Le Voyageur*) ! « Quant à moi, je suis encore assez Polonais pour cela, je donnerais pour Chopin tout le reste de la musique : j'en excepte, pour trois raisons différentes, *Siegfried idyll* de Wagner, peut-être Liszt qui, par ses nobles accents orchestraux, l'emporte sur tous les autres ; enfin tout ce qui a poussé de l'autre côté des Alpes, je veux dire *de ce côté-ci*. [...] Quand je cherche un synonyme à

³ Auguste-Arthur Géraudel est un pharmacien français qui mit au point une pastille à partir de goudron de Norvège, contre la toux.

“musique”, je ne trouve jamais que le nom de Venise. Je ne fais pas de différence entre la musique et les larmes – je ne peux imaginer le bonheur, le Midi, sans un frisson d’appréhension ».

Et encore :

« C’est dans la musique de Beethoven et de Rossini qu’expire mélodieusement le XVIII^{ème} siècle, le siècle de la rêverie, de l’idéal brisé, du fugace bonheur. Toute musique vraie, toute musique originale, est un chant de cygne. – Peut-être notre musique moderne, quel que soit son empire – et sa tyrannie, n’a-t-elle plus devant elle qu’un court laps de temps ; car elle a surgi d’une culture dont le sol miné s’enfonce rapidement, d’une culture bientôt engloutie » (*Nietzsche contre Wagner*, 1889). Avec *Le Gai savoir*, il affirme sa préférence pour les rivages méditerranéens, là où a perduré l’esprit antique, une Antiquité passionnée, dionysiaque. Il cherche la danse et la jubilation, il aime *Carmen*, marque la partition en réduction pour piano de soixante-dix notes, est vraiment ému par la musique de Bizet, même s’il sait bien que Bizet n’égale pas Wagner. Il veut une musique jubilatoire, la légèreté, une musique aérienne, « une chanson si ensoleillée, si légère, si aérienne qu’elle n’effarouche pas même les cigales » (*Le Gai savoir*, aphorisme 383). Une musique *innocente*, sans « effet ». Nietzsche reproche à Wagner de vouloir se faire admirer du public et le soumettre : la nature de l’effet de la musique est tout autre. Il s’agit de stimuler les fonctions vitales et d’embellir la vie : « Qu’elle montre donc s’il est possible d’éprouver simultanément ces trois choses, élévation, lumière profonde et chaude et volupté de la suprême logique » (*Aurore*, § 461). Adviendra alors la musique dionysiaque. La musique décadente provoque une ivresse morbide, alors que la musique dionysiaque sera celle de l’ivresse puissante et féconde. Nietzsche ne la décrit pas, il sait ce qu’elle n’est pas, mais que dire de cette musique qui n’existe peut-être pas encore ? Il attend un avenir dionysien de la musique...

« Sans la musique, la vie serait une erreur » écrit Nietzsche dans *Le Crépuscule des idoles*, (1888, « Maximes et traits » aphorisme 33) et aussi dans des lettres à Georg Brandes, philosophe danois, à Peter Gast, compositeur. Pour ce dernier, il rajoute deux mots : « La vie sans musique est tout simplement une erreur, une torture, un exil ».

Cela ne veut pas dire que Dieu se serait trompé - Dieu est mort⁴. Si Dieu est mort, la Vie est la seule réalité : la musique n’est pas une alternative offerte pour supporter la peine et la mort, la musique invite tout être humain à approuver la vie, la réalité, et sans elle, pas de vie. L’affirmation du réel et de sa nécessaire approbation passe par la musique. Sur le plan proprement métaphysique, la musique est la révélation du monde, une vérité plus profonde que toute religion et toute philosophie, ce que disait déjà Beethoven.

Pour Nietzsche, tout comme d’ailleurs pour Pascal, l’héroïsme *tragique* consiste en la compréhension d’une condition humaine qui est soumise au mal qu’est la mort. Il n’est qu’un seul remède : être *présent* à la vie. La devise pascalienne "*je ne crains rien, je n’espère rien* » (Pascal, *Pensées*, B920) résumant bien ce qu’est une *vie bonne* selon Pascal. Nietzsche dit la même chose. Il faut « entendre » la musique et la Philosophie traditionnelle se « bouche les oreilles », parce qu’elle ne veut pas entendre parler du réel. C’est par l’acceptation triomphante du moi qu’il faut dépasser la souffrance tragique.

La musique est donc jubilation, plaisir d’exister, et cela est partagé par bien des gens. La musique a le pouvoir de dire oui au monde et non pas de pallier la souffrance. Elle est l’apport d’une allégresse sans manque. Sans oublier quand même qu’il a reconnu que la musique « gaie » entraînait parfois vers la nostalgie, le rire et les larmes mêlés. « Douleuse félicité », ce serait l’oxymore qui conviendrait le mieux à la définition du sentiment de celui qui écoute de la musique. Nietzsche a fait l’expérience de la musique, comme créateur, comme auditeur : ses paroles sont nées d’une disposition musicale intérieure, et sa philosophie est comme la lumière qui vient de l’ombre et l’absorbe. Et lorsqu’il écrira *Zarathustra*, il qualifiera son œuvre de symphonie. Et peu avant sa mort,

⁴ Voir Clément Rosset *La Force majeure* Ed. de Minuit, 1983

il pensera « vivre » une musique dionysiaque, qui ne peut être écrite. Avant de sombrer dans la folie, il croira que tout doit être geste et son, et non parole. *Prima la musica*, en quelque sorte.

Elisabeth Rallo Ditche

A écouter sur Youtube

Wagner: Siegfried Idyll / Rattle · Berliner Philharmoniker, Simon Rattle
Maurizio Pollini plays Chopin Barcarolle

Cliquez sur les liens :

[Wagner: Siegfried Idyll / Rattle · Berliner Philharmoniker, Simon Rattle](#)
[Maurizio Pollini plays Chopin Barcarolle](#)